

Opinions : L'oeuvre, le werkbund et les revues

Autor(en): **Budry, P.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Das Werk : Architektur und Kunst = L'oeuvre : architecture et art**

Band (Jahr): **12 (1925)**

Heft 2

PDF erstellt am: **12.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-81648>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



FRANZ MASERELL / HOLZSCHNITT
Aus dem Zyklus „Die Sonne“
 Kurt Wolff, Verlag München

O P I N I O N S

PAUL BUDRY / L'OEUVRE, LE WERKBUND ET LES REVUES¹

Le *Werk* à l'est, l'*Oeuvre* à l'ouest, l'un dans l'appareil cossu d'une revue bourgeoise achalandée, cotée des an-

¹ Paul Budry, an dessen Aufsatz über moderne westschweizerische Malerei im Maiheft 1924 des »Werk« sich unsere Leser erinnern werden, hat in der Gazette de Lausanne vom 25. Jan. 1925 unter dem Titel »Réclame à l'Art« einen Aufsatz über Werkbundfragen publiziert, der als ein Mahnruf aus der Westschweiz auch bei uns Beachtung verdient. Die Redaktion des »Werk« kann sich nicht mit allen Formulierungen Budrys einverstanden erklären; zweifellos aber trifft der Aufsatz sehr glücklich die brennenden Fragen, denen sich der Werkbund heute zuwenden muss, und wo Budry von der Wünschbarkeit einer Vereinigung von Oeuvre und Werkbund spricht, da sollte sein Vorschlag, so scheint uns, unverzüglich Anlass geben zu einer Diskussion in den beiden Verbänden.

Gtr.

nonciers, illustrée en perfection sur un papier de prix, l'autre dans l'humble mise de ces revues de sectes où l'on prédit la fin du monde, soutiennent diversément l'action du *Werkbund*, lequel s'est proposé, comme on sait, de conjuguer les efforts de l'art et de l'industrie pour le bien de la production nationale.

Le contraste de leur tenue n'est pas sans inspirer de sévères comparaisons entre la situation qu'on fait aux arts au delà de Fribourg et celle que nous leur faisons en deçà. Et sur l'article *Werkbund*, on sent combien le milieu suisse-allemand est, par don d'organisation et par discipline, par la contagion puissante de l'Allemagne aussi, où cette coopération joue à plein rendement, et, disons-le, par un goût bien plus vif pour la décoration de la ville et de la maison, plus ouvert à ce programme, plus propice aux réalisations.

L'action du *Werkbund*, il est vrai, ne se borne pas à ces publications. Il sollicite directement l'industrie, patronne

des concours, intervient auprès des pouvoirs. Par exemple, il a pris en mains la tâche peu commode de recruter des exposants pour les Arts décoratifs de Paris, avec cette difficulté de plus que personne ne sait s'il s'agit d'y montrer les talents artistiques de l'industrie ou les talents industriels des artistes, et qu'on s'achoppe des deux côtés, soit à l'industriel qui veut être son propre artiste, soit à l'artiste qui vous réclame une fabrique. Si la Suisse y fait quelque figure, on ne saura trop dire quelle part de mérite en revient au *Werkbund*.

La revue n'en est pas moins le meilleur outil du *Werkbund*, pour cette raison que la revue c'est l'opinion, que l'opinion c'est la clientèle, et que la clientèle c'est l'industrie. C'est en agissant sur la demande qu'on aura prise sur l'offre. Où le public apprend-il aujourd'hui à acheter? à l'étalage, au catalogue. La manœuvre c'est de combattre l'étalage par l'exposition, le catalogue par la revue. De toute évidence, notre lustrerie électrique paraît sortir d'un asile de nègres aliénés, nos papiers de tapisserie d'un rêve de bonne d'enfant, mais l'industriel serait bien sot d'y rien changer: ils se vendent. Il faut faire d'abord qu'il ne s'en vende plus pour qu'il s'en fabrique d'autres. Et ce même industriel ne sera pas si sot que de refuser les offices du *Werkbund* quand celui-ci lui offrira, avec les modèles meilleurs, la publicité de ces modèles dans une revue à grand tirage. Le public a plus de pente pour l'art que l'industriel, qui n'envisage que l'utilité. C'est de ce tendre penchant qu'il faut jouer et rejouer. Réclame, dis-je. Et non par l'idée mais par l'image. Le *Werkbund*, cela se prouve par la photographie, comme la peinture par les tableaux.

Il ne s'agit pas tout à fait de l'art, mais de l'art appliqué, et spécialement de l'art appliqué à l'industrie, c'est-à-dire à la production en masse. C'est par là que le *Werkbund* intéresse tout le monde, du terrassier à l'homme d'Etat. Mais c'est là qu'il s'agit de faire front de trois côtés, contre trois prétentions honorables qui se réclament précisément de l'art qu'on défend: celle de l'industrie qui tient pour art toute forme usinée comme telle, ou qui sur ses formes d'usine plaque un inutile décor pour faire beau, celle de l'artiste qui tient pour art toutes ses inventions comme telles, sans égard aux conditions d'usinage, sans respect de l'utilité, sans juger si son talent était ou non propre à la chose (d'où ces fauteuils de peintres, ces vitraux de sculpteurs, ces faïences de graveurs, cette ordinaire impropriété des ouvrages artistico-industriels de notre temps), celle enfin du public vieille-chasuble-sur-bonheur-du-jour-tous-les-goûts-sont-dans-la-nature-je-déteste-le-bleu-ma-chère-ce-petit-chichi-fait-très-original, les goûts en un mot, ces bâ-

tards du goût, peste de l'industrie qu'ils obligent à multiplier les modèles aux dépens de la sélection et de l'économie.

Entre parenthèses, on ne parle ici que de la masse, la seule clientèle qui intéresse l'industrie, car pour l'élite je la vois professer ou bien un dédain radical pour ces recherches et se contenter de la vulgaire pacotille de bazar pour les vertus poétiques de la banalité elle-même, ou bien un superbe mépris pour les articles de série à partager avec des gens de moindre condition. Cette dernière clientèle n'intéresse plus l'industrie, mais l'artisan qui est tout autre chose et sort de notre vue.

Sur ces problèmes complexes qui nous captivent parce qu'ils enveloppent cette inconnue: le style de notre temps, l'*Oeuvre* comme le *Werk* semblent attendre la clarté d'une réforme des mœurs, où l'artiste, le «faiseur de beauté», retrouverait l'autorité qui lui est due, où les particuliers et l'Etat invoqueraient ses lumières en toutes circonstances où la forme serait en jeu. Présentée avec plus de lyrisme par M. Frédéric Gilliard, l'ardent secrétaire de l'*Oeuvre*, qui compense par le feu de ses discours l'exiguïté de sa tribune, cette thèse prend dans le *Werk* la forme d'une vaste documentation sur les ateliers d'art, les écoles d'art, les littératures d'art, sur toutes les contributions de l'art à la recherche de cette pensée plastique qui sera le style de notre temps, et dans tous les sens de l'activité: bâtisse, jardins, théâtre, mobilier, peinture, sculpture, poterie, broderie, graphique, urbanisme, sans omettre les faits anciens qui jalonnent une tradition, sans écarter les discussions de l'ordre général, (tel académique essai de Heinrich Wölfflin sur l'italianisme et le germanisme ou cet étonnant résumé de l'art suisse vu du Musée national, tombé de la plume d'Alexandre Cingria), ni les plus tranchantes théories des novateurs, des Gropius, Le Corbusier, Korn, ou Bruno Taut, ce bourreau de l'art appliqué.

Ce qu'on doit reprendre à l'une et l'autre de ces revues c'est d'abord d'être deux, mystères de la politique sans doute, alors que le premier effort de conjugaison devait être d'associer l'esprit allemand et l'esprit romand pour une action véritablement nationale, ensuite c'est leur esthétisme, c'est de trop mettre dans le plateau de l'art, de croire trop constamment à la vertu de la volonté artiste dans la formation d'un style. Erreur du siècle dernier d'avoir cru que l'art n'exprimait rien d'autre que lui-même, qu'un style d'époque se fabriquait dans un atelier de dessin. En fait, l'artiste n'exprime rien que le vœu de son siècle et donc rien qui n'existe à l'état de brut désir avant lui. Comme tout ce qui vit, le style d'un temps monte de l'obscurité des racines. Si nous le cher-

chons si fiévreusement, c'est qu'il est déjà parmi nous, s'ignorant lui-même, probablement caché dans quelque ustensile de ménage. Il n'est plus à créer, il est à découvrir. Il rôde dans la rue avant de monter aux ateliers. Entre deux inventaires d'ateliers d'art il conviendrait de passer en revue les étalages de bazar, la quincaillerie anonyme, les chantiers, les garages, les arsenaux, en un mot de laisser parler le non-art. Que ne tirerait-on pas, par exemple, d'une vaste enquête photographique abandonnée au hasard absolu? . . .

Mais assez. L'Exposition des Arts décoratifs, bien que préparée dans une confusion extrême, nous apportera sans doute de fortes lueurs sur ces problèmes auxquels l'*Oeuvre* et le *Werk* de M. J. Gantner consacrent de si méritoires efforts. Souhaitons que notre pays, le romand en particulier, comprenne mieux ensuite ce qu'il leur doit, et qu'on ne laisse plus courir la revue de Fréd. Gilliard, comme la Pandore de Spitteler, en robe de mendiante.

P. Budry.

Donaiten Trachten

Julie Heierli: *Die Volkstrachten der Ostschweiz.*

Eugen Rentsch Verlag, Erlenbach.

Dem in Heft 5 des Jahrganges 1923 besprochenen ersten Bande dieser grossangelegten Publikation lässt die »Trachtenmutter« Julie Heierli, die Kustodin der Trachtensammlung des Landesmuseums, nun als zweiten Band die Darstellung der ostschweizerischen Trachten folgen. Was über den ersten Band hier gesagt wurde, gilt vom zweiten vielleicht noch in erhöhtem Masse. Wieder spürt man auf jeder Seite den wahrhaft rührenden Eifer, mit dem die Verfasserin ihrem Thema durch Bauernhäuser, Archive, Kilbenen und graphische Sammlungen nachgegangen ist. Wieder kömmt einen hoher Respekt an vor dem Idealismus dieser Frau, die mit Bienenfleiss aus Kleidermandaten, Inventaren, Photographien, mündlichen Berichten von Greisinnen und famosen Kenntnissen der zeitgenössischen Graphik heraus die ganze bunte Herrlichkeit unserer Volkstrachen noch einmal heraufbeschwört. Man möchte fast elegisch werden, wenn man bedenkt, dass all das, was die wirklich prachtvollen Illustrationen einem vorführen, vor zwei Generationen noch lebend war — während heute wohl einzig Frau Heierli imstande ist, getreue Kunde von unsern so reizvoll nach Kantonen, Tälern und sozialen Ständen abgestuften Trachten Kunde zu geben. Der zweite Band gilt also den Kantonen Thurgau, St. Gallen, Glarus und Appenzell. Wieder ist das beigegebene Bildmaterial reich bemessen: 13 vortreffliche farbige Tafeln, 173 Schwarz-Abbildungen und Schnittmuster unterstützen angenehm den Text. Wieder sind mit Glück Zeichnungen von Vogel & Reinhart, Familienbildnisse, Stiche und Ex votos unter die Photographien eingereiht worden. Das auf fünf Bände berechnete Werk bedeutet in seiner Art eine nationale Tat; es verdient weit über den Kreis

des Heimatschutzes hinaus die Unterstützung der Leser und Käufer.

Dr. Linus Birchler, Einsiedeln.

*

Wir fügen den Worten unseres Mitarbeiters noch folgende Bemerkungen allgemeiner Art bei:

Die Schweiz. Vereinigung für Heimatschutz hat im letzten Jahre bekanntlich eine »Trachten-Vereinigung« ins Leben gerufen, über deren Absichten eine programmatische Erklärung ihres Präsidenten, Herrn Hans Vonlaufen, Auskunft gab. Er nennt diese Vereinigung »ein patriotisches Unternehmen, das nationale Ueberlieferungen wieder ins Leben rufen und unsern patriotischen Festen und Anlässen den urschweizerischen Charakter zurückbringen will« (Neue Zürcher Zeitung, Nr. 1239 vom 21. August 1924). Es soll keinem Menschen verwehrt werden, an alten Trachten Freude zu haben und sie zu studieren, meinetwegen auch sie zu tragen. Aber es ist ein Unding, unseren Festen einen sogenannten »urschweizerischen« Charakter geben zu wollen, indem man eine Anzahl junger Mädchen einen Sonntag lang in eine Kleidung steckt, die mit dem heutigen Leben rein nichts zu tun hat. Das ist Fetischismus mit historischen Objekten, nichts weiter. Ja, feiern wir überhaupt jemals andere als »historische« Feste? Wo bleibt denn der *schöpferische* Heimatschutz, der nicht alte Trachten hervorzerzt, sondern der die moderne Kleidung als eine moderne Tracht so gestaltet, dass sie sich an künstlerischen Werten neben den alten Trachten, aber um Gottes willen nicht »in Anlehnung« an diese, sehen lassen darf? Wo ist der *schöpferische* Heimatschutz, der nicht nur restauriert, sondern neu gestaltet? Wie leicht könnte Balzacs böses Wort über die Archäologie hier zitiert werden — sie sei »une passion, qui aide les vieillards à se croire vivants!«

Gtr.